

NUMERO 07

STÉRÉOTYPES DE GENRE
ET PRÉCARITÉ DES FEMMES

SOPHIE HEINE

PAUVÉRITÉ

Le trimestriel du Forum bruxellois
de lutte contre la pauvreté

Préambule

A Bruxelles, les politiques, les académiques et la société civile tombent d'accord sur l'importance des injustices subies par les femmes. Avec l'augmentation de la pauvreté, le boom démographique et l'évolution des structures familiales, les Bruxelloises d'aujourd'hui sont et seront, davantage encore que celle d'hier, vulnérables face à la précarité et à la pauvreté. Mais même si l'on observe une attention accrue pour cette notion de genre, notamment à travers la problématique des familles monoparentales, le débat est encore trop rarement abordé tel quel. C'est justement là que réside tout l'intérêt de cette contribution de Sophie Heine : en analysant de front les stéréotypes de genre et leur construction, l'auteur montre la voie pour contester et modifier les structures sociales à la source des injustices. Il est fondamental que le secteur de la lutte contre la pauvreté intègre davantage cette dimension de genre dans ses actions, ses analyses et ses recommandations, explique la politologue.

A Bruxelles, les femmes présentent désormais des « nouvelles formes de pauvreté ». Leurs profils et leurs trajectoires les amènent à formuler de nouvelles demandes, et les services sociaux doivent y apporter de nouvelles réponses. Côté politique, il faut de toute urgence modifier les sempiternels schémas qui font que les femmes sont les premières exclues du chômage, les premières victimes de la non-individualisation des droits, les premières à subir les conséquences néfastes de la séparation. Modifier ces schémas, ça passera d'abord par l'attention accrue que nous porterons aux stéréotypes chevillés aux corps de notre inconscient collectif. Le regain d'attention pour le genre nous offre la chance de réactualiser un combat désormais transgénérationnel. A nous de la saisir.

1. LA PRÉCARITÉ DÉCLINÉE AU FÉMININ

En Région bruxelloise, la pauvreté frappe près d'un tiers de la population¹ mais touche les femmes avec une acuité particulière. Rappelons quelques données utiles à cet égard. Le taux d'activité est nettement plus bas chez les femmes (58,4 %) que chez les hommes (71,9 %). Le taux d'emploi est également plus bas chez ces dernières (56,7% contre 48,5% chez les hommes)². La précarité plus grande des femmes les expose aussi à vivre davantage de situations de mal-logement³. Le fait que les femmes soient surreprésentées parmi les cohabitants nuit aussi à leur niveau de vie car cela réduit leurs allocations de chômage ou sociales⁴. La pauvreté favorise également la prostitution, qui renforce encore la vulnérabilité des femmes face à la violence et a des effets physiques et psychiques profondément délétères⁵.

1/ Observatoire de la santé et du social de Bruxelles-Capitale, *Baromètre social 2014*, Bruxelles : Commission communautaire commune, 2014, p 13

2/ *Ibid*, p 29

3/ Nicolas Bernard, « Femmes, précarité et mal-logement : un lien à dénouer », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, N° 1970, 2007

4/ Bruno Vinikas, « Pour une meilleure place de la dimension du genre dans la lutte contre la pauvreté », *Regards croisés*, Janvier 2014

5/ Peter de Marnette, *Liberalism and Prostitution*, Oxford University Press, 2010, p 25

Les familles monoparentales – majoritairement des mères seules – sont plus susceptibles de se trouver dans des situations fragiles⁶. Les taux d'activité (46,0 %) et d'emploi (33,8 %) de ces mères célibataires sont en effet très bas. Et parmi les actifs, plus d'un quart des parents seuls avec enfant est au chômage (26,5 %)⁷. Les femmes touchent en outre des salaires inférieurs⁸ et sont cantonnées dans des secteurs professionnels spécifiques tendanciellement peu rémunérateurs et plus sujets au temps partiel⁹.

Les violences conjugales – physiques, psychologiques, émotionnelles, financières ou sexuelles – affectent avant tout les femmes, tandis que la majorité des auteurs de violence sont des hommes¹⁰. Or, les conséquences indirectes de la violence subie dans la sphère domestique – blessures, estime de soi affaiblie, isolement, santé détériorée, accès restreint à l'argent du ménage – constituent souvent une entrave à l'accomplissement optimal d'un emploi ou d'une formation ou à la recherche d'un travail. L'impact psychologique profondément destructeur d'années vécues dans des contextes de violences peut aussi constituer une entrave à la reconstruction professionnelle et financière. D'autant plus que le contrôle de l'ex-partenaire sur la vie de leur ancienne victime peut se prolonger parfois longtemps après la rupture.

La plupart des données disponibles confirment donc la vulnérabilité des femmes face à la précarité et à la pauvreté. Afin de passer de la description à l'explication, il est cependant nécessaire de se pencher sur la question des inégalités plus larges entre les sexes. Car celles-ci constituent le terreau favorisant les situations de pauvreté et de précarité des femmes.

6/ Martin Wagener, « La monoparentalité à Bruxelles : Entre diversité des situations et réponses publiques incertaines », *Pauvreté*, n° 2, Déc 2013

7/ Baromètre social, *Op. cit.*, p 32

8/ Voir le site de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes : http://igvm-iefh.belgium.be/fr/domaines_action/emploi/

9/ Françoise Claude, « L'accès au revenu, une course d'obstacles pour les femmes », dans *La pauvreté et l'exclusion sociale, regards du monde associatif et d'institutions culturelles*, Communauté française de Belgique, Collection culture-éducation permanente, n°14-2010, p 131

10/ Voir les chiffres repris sur le site gouvernemental : <http://stop-violences-femmes.gouv.fr/Les-chiffres-de-reference-sur-les.html>

2. AU-DELÀ DU NATURALISME

Elucider les causes des inégalités entre les sexes suppose de se pencher sur les controverses sur le genre entre deux camps fortement polarisés : d'un côté, les partisans d'une approche qu'on pourrait qualifier de « naturaliste » ou d' « essentialiste » considèrent que des « essences » masculines et féminines distinctes et ancrées dans la biologie sont à la source des différences de comportements, préférences

ou professions entre les hommes et les femmes. Les inégalités sont ici soit occultées par une rhétorique positive sur la différence entre les sexes soit justifiées par cette dernière.

La perspective différentialiste est problématique non pas tant par son insistance positive sur la différence entre les sexes que parce qu'elle est facilement mobilisable pour justifier les inégalités entre les sexes.

Même s'il prend encore parfois une forme religieuse, le différentialisme invoque aujourd'hui le plus souvent un argumentaire présenté comme « scientifique ». Des distinctions hormonales, cérébrales et génétiques sont alors avancées pour expliquer les

différences supposées entre les sexes sur le plan des idées, des préférences et des comportements. Cette perspective différentialiste est problématique non pas tant par son insistance positive sur la différence entre les sexes que parce qu'elle est facilement mobilisable pour justifier les inégalités entre les sexes.

Face à l'argumentation naturaliste, l'approche de type « constructiviste » invoque l'existence de stéréotypes sur le féminin légitimant, directement ou indirectement, leur infériorité sociale. Analysons à présent certaines de ces croyances sur le genre féminin et la façon dont elles légitiment les injustices subies par les femmes¹¹.

Le cliché de l'empathie féminine fait partie des idées reçues sur le féminin qui permettent notamment de justifier l'inégale répartition du temps entre vie professionnelle et vie privée. Cette inclinaison expliquerait pourquoi les femmes seraient plus aptes à s'occuper des enfants, à se former ou à travailler dans les secteurs liés au soin et à l'aide aux personnes. Les hommes seraient, quant à eux, plus spontanément tournés vers des activités à l'extérieur du foyer, faisant appel à leur égoïsme et à leur esprit de compétition.

Dans une telle perspective, il n'est dès lors pas surprenant que les femmes fassent les plus grands renoncements personnels et professionnels pour leur famille et leurs enfants. Le fait qu'elles deviennent femmes au foyer, se contentent de temps partiel ou fassent des « doubles journées » serait, en quelque sorte, ancré dans leur biologie. Il serait en revanche normal que les hommes cherchent avant tout à se réaliser dans le travail, en gagnant de l'argent, en faisant une carrière et en construisant un maximum d'indépendance personnelle. Selon cette doxa, l'empathie serait donc typiquement féminine et l'égoïsme naturellement masculin¹². Notons que, dans de tels argumentaires, l'empathie est, à tort, assimilée à de l'altruisme. Ce qui revient à confondre les dimensions cognitives et affectives de l'empathie, alors que ces dernières peuvent, en théorie comme en pratique, être dissociées¹³. Les femmes tendraient donc à se mettre au service des besoins et fins d'autrui plutôt qu'elles ne construiraient les leurs de façon indépendante. Plus spécifiquement, elles se feraient avant tout les instruments du bien-être de leurs proches.

11/ Faute d'espace, nous ne pouvons aborder dans cette publication que quatre des stéréotypes les plus en vogue sur le féminin, mais il en existe d'autres. Voir à ce sujet : Sophie Heine, *Genre ou liberté ? Vers une féminité repensée*, Académia, Louvain-La-Neuve, 2015

12/ Carol Gilligan, *In a different voice : Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press, 1990

13/ Simon Baron Cohen, *The Science of Evil : On Empathy and the Origin of Evil*, Basic Books, 2012

Ce présupposé a été renforcé ces dernières décennies par la montée d'un différentialisme s'affichant comme scientifique. Nombre d'auteurs avançant cette idée invoquent une étude popularisée par le célèbre neurologue Simon Baron Cohen. Ce dernier oppose ainsi les cerveaux féminins « empathizer » aux cerveaux masculins « systemizer »¹⁴. L'étude avancée à l'appui de cette thèse, réalisée sur des bébés¹⁵, a cependant été démontée par de nombreux chercheurs : non seulement contenait-elle des biais potentiels et certaines failles méthodologiques¹⁶, mais elle n'a en outre été ni répliquée ni confirmée par d'autres études¹⁷.

Plus largement, le postulat d'une empathie féminine innée omet le rôle pourtant fondamental de la socialisation, ce processus au cours duquel chacun d'entre nous apprend et intériorise les normes et les valeurs de la société à laquelle il appartient, et construit son identité sociale. En effet, les différences qui ont pu être avérées en la matière concernaient des populations adultes¹⁸. Or, il y a des raisons de penser que d'éventuelles variations dans les aptitudes empathiques entre les hommes et les femmes résultent avant tout d'une socialisation distincte en fonction du sexe. Tout d'abord, le fait que cette différence s'accroisse au cours de l'existence semble révéler l'impact des attentes différentes pesant sur les filles et les garçons. Ces distinctions sont accentuées par les individus pour se conformer aux normes qu'ils ont intégrées. Plusieurs études montrent en effet que les perceptions des sujets testés diffèrent de leurs réactions physiologiques : les femmes tendent à exagérer leur capacité d'empathie, alors qu'elles ne présentent pas de différences significatives dans les manifestations physiologiques et non verbales de celle-ci¹⁹. A l'appui de la thèse de la construction sociale, on peut également souligner que les petites filles sont, très tôt, socialisées à prendre en compte

14/ Simon Baron Cohen, *The Essential Difference : Men, Women and the Extreme Male brain*, Penguin, 2012

15/ Ibid, p 125-131

16/ Cordelia Fine, *Delusions of Gender*, Icon Books, London, 2010, p 157-167.

17/ Natasha Walter, *Living Dolls : The Return of Sexism*, Virago, 2011, pp 158-160

18/ Fine, op. cit., pp 426-427

19/ Nancy Eisenberg and Randy Lennon, "Sex differences in empathy and related capacities", *Psychological Bulletin*, 94, 1, 1983

les besoins d'autrui, beaucoup plus que les garçons. Plus largement, le type d'éducation reçu par les enfants influe directement sur leur niveau d'empathie à l'âge adulte, et ce indépendamment de leur sexe²⁰. Outre de supposées différences cérébrales, les différentialistes invoquent également le rôle joué par les hormones : l'ocytocine, la vasopressine ou la prolactine – produites par les femmes pendant la grossesse et l'allaitement – auraient un effet positif à cet égard. Une telle argumentation tend toutefois à éluder la complexité du lien entre hormones et comportements²¹. Elle néglige également le fait que ces « hormones de l'attachement » peuvent être produites par les hommes, notamment quand ils deviennent pères.

Dans tous les cas, le stéréotype d'une plus grande empathie féminine – elle-même assimilée à de l'altruisme – pousse les femmes à effectuer de nombreux renoncements personnels et professionnels pour leur famille, à se retirer du marché du travail ou à s'orienter vers certaines filières, souvent moins bien rémunérées. Il les incite aussi à déployer une compréhension proche de la passivité face à des situations inacceptables, telles que l'abus et la violence domestique dont elles sont encore majoritairement victimes. Plus largement, l'idée qu'elles doivent, pour correspondre aux normes dominantes sur la féminité, prendre en compte les besoins d'autrui – en particulier de leurs proches – dans toutes leurs actions les empêchent de prendre des décisions correspondant à leur intérêt propre.

20/ Eliot, *op. cit.*, p 420-421

21/ Fine, *op. cit.*, p 87

MATERNITÉ ET ABNÉGATION

Les clichés sur la maternité prolongent et renforcent ceux sur l'empathie féminine, tant l'appréhension des femmes en termes fonctionnels se traduit encore, dans la sphère privée, par une interprétation sacrificielle de la maternité générant de profondes injustices²². Ainsi, selon la vision dominante, les mères se doivent d'être particulièrement sensibles aux besoins des membres de leur famille et, en particulier, de leurs enfants. La perspective naturaliste, opérant un retour ces dernières décennies, trouve ici un terrain particulièrement favorable sur lequel se déployer : une fois devenues mères, les femmes auraient une tendance naturelle à s'occuper davantage et avec plus de dévouement de leurs enfants.

Outre la contestation de la notion d'« instinct maternel » par l'analyse historique²³, on peut invoquer la socialisation pour comprendre la genèse et la reproduction de nombreux clichés différentialistes sur la parenté. Ainsi, s'occuper d'un bébé et d'un jeune enfant requiert un apprentissage lent et parfois difficile, autant pour les mères que pour les pères. Quand ces derniers s'impliquent dans la prise en charge de leurs bébés, ils sont non seulement capables de développer un savoir-faire similaire à celui des mères, mais ils produisent en outre les mêmes hormones accroissant leur attachement affectif à leurs enfants²⁴. Mais un rapport distinct à la parenté est inculqué extrêmement tôt aux enfants : ils sont ainsi habitués par l'école et par la société en général aux rôles parentaux qu'ils devront adopter plus tard et qu'ils peuvent déjà observer chez leurs parents.

Nombre de stéréotypes sur la maternité sont donc le fruit d'une construction sociale, bien plus que d'une quelconque différence biologique. Contester cette supposée naturalité est essentiel quand il s'agit de combattre des situations telles que la monoparentalité – pour

22/ Susan Moller Okin, *Justice, Gender and the Family*, Basic Books, New York, 1989

23/ Elisabeth Badinter, *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel*, Livre de Poche, Paris, 2001

24/ Walter, *op. cit.*, pp 220-223

l'essentiel, des femmes seules avec enfants –, le retrait total ou partiel du marché du travail ou encore la violence conjugale. L'abnégation associée à la maternité pousse en effet les femmes à mettre excessivement de côté leurs besoins, leur carrière ou leurs passions. Elle les entraîne parfois à s'oublier elles-mêmes au profit de leurs enfants. Et ce alors qu'une attention quasiment exclusive sur ceux-ci peut avoir des effets contre-productifs : un nombre important de mères consacrant la plus grande part de leur temps à leur progéniture sont sujettes à la dépression²⁵. Le sentiment qu'elles ont de devoir faire passer le bien-être de leurs enfants avant le leur les rend également plus vulnérables aux stratégies de culpabilisation et de manipulation si fréquentes dans les configurations relationnelles caractérisées par la violence et d'abus²⁶.

SEXUALITÉ ET OBJECTIFICATION

Si les clichés sur l'empathie féminine et sur la maternité véhiculent déjà une vision des femmes comme instruments de fins et de besoins extérieurs, c'est dans le domaine de la sexualité qu'est poussé à l'extrême le stéréotype de la femme-objet. Dans la sphère sexuelle, les femmes seraient naturellement plus passives, frugales et réservées que les hommes, qui seraient, quant à eux, plus spontanément prédateurs, actifs et à la recherche de multiples partenaires. A nouveau, ces différences supposées résulteraient de spécificités biologiques – la testostérone produite en plus grande quantité par les hommes et la faible quantité de celle-ci chez les femmes joueraient à cet égard un rôle décisif.

Ces présupposés peuvent aisément légitimer des dominations dans le domaine sexuel, des plus ordinaires aux plus extrêmes. Ainsi, il est encore plus facilement accepté qu'un homme trompe sa femme, multiplie les partenaires ou décide des dynamiques sexuelles du

25/ E. Mendes, L. Saad and M. McGeeney, « Stay-at-home Moms Report more depression, sadness, anger », Gallup, May 2012, <http://www.gallup.com/poll/154685/stay-home-moms-report-depression-sadness-anger.asp>
26/ Sophie Heine, « Stéréotypes et domination des femmes », *Revue Nouvelle*, Mai 2013

couple. Tout cela relèverait de la « nature » masculine. Les femmes, en revanche, seraient plutôt des objets que des sujets sur le plan sexuel, aspireraient à être désirées avant d'elles-mêmes désirer, auraient une libido moins impérieuse et seraient davantage en recherche d'exclusivité et de protection qu'en quête de nombreux partenaires. Pareils postulats peuvent trouver une sorte de caution scientifique dans les études sur les différences hormonales entre les sexes. Ils peuvent également justifier des comportements masculins abusifs ou violents comme le viol et les violences sexuelles ou encore le contrôle de l'apparence et du corps de leur partenaire²⁷. Le fait que les femmes aient également intégré ces clichés les pousse à accepter des situations de domination, des plus quotidiennes aux plus dramatiques.

Les stéréotypes sur le caractère différencié de la sexualité sont pourtant loin d'être incontestés : la littérature scientifique sur le sujet montre des résultats contradictoires. Par exemple, certaines études invalident la thèse d'une différence naturelle entre hommes et femmes dans le déclenchement et dans l'expression du désir. Plusieurs études semblent montrer que le désir féminin est aussi puissant que celui des hommes, que les femmes ne recherchent pas moins de partenaires et sont sans doute aussi visuelles que les hommes. Par ailleurs, l'hormone masculine censée rendre compte d'une libido masculine plus intense – la testostérone – est également produite par les femmes. Et même si elles produisent cette dernière en moindres quantités, leur corps y réagit plus fortement. En outre, l'influence de la testostérone sur le désir masculin a été relativisée par certains scientifiques²⁸, tandis que les hormones féminines peuvent agir comme des amplificateurs du désir²⁹.

Néanmoins, une socialisation distincte et précoce indique aux individus la voie à suivre dans ce domaine. Dès l'adolescence, les jeunes

27/ Pat Craven, *Living with the Dominator : a Book about the Freedom Program*, Freedom Publishing, 2008.

28/ Etude publiée dans *Archives of Sexual Behaviour* citée dans « Surprise : la testostérone n'est pas liée au désir masculin », <http://www.atlantico.fr>, 25 juin 2012

29/ « Désir masculin, désir féminin : les différences », *Auféminin*. Be, <http://www.aufeminin.com>

filles apprennent qu'elles doivent montrer une certaine réserve dans leurs comportements sexuels. Les femmes adoptant un comportement sexuel libéré et ouvert se voient reprocher leur « transgression » par rapport à la norme. Cette sanction sociale peut se faire sous la forme d'insultes, par exemple à travers le repoussoir de la « salope ». Notons que le synonyme d'une « salope »³⁰ au masculin est le « Don Juan » ou le « Casanova », termes connotés relativement positivement : ce qui est pour les femmes un comportement inacceptable est toléré, voire, admiré dans le chef des hommes. Les femmes sont forcément des objets sexuels mais elles ne doivent l'être que de façon discrète et réservée ou pour un nombre limité de partenaires. Par contre, on attend encore des hommes qu'ils exercent avec abondance et ostentation leur comportement de sujet dans la sphère sexuelle.

Le cliché de la femme comme objet sexuel se traduit dans les perceptions dominantes de la prostitution. Le fait que celle-ci ne soit pas interdite mais tolérée révèle à quel point les esprits sont imprégnés d'une telle vision. C'est aussi à cause du caractère hégémonique de ce stéréotype que certaines femmes choisissent de se prostituer. Certes, les alternatives à cette activité sont rarement très attrayantes. Toutefois, l'impact physique, psychologique et social de la prostitution constituerait sans doute un obstacle plus grand si cette dernière n'était pas justifiée par l'acceptation hégémonique du genre féminin. Une femme qui se prostitue ne fait que pousser à l'extrême une appréhension encore largement partagée du corps féminin comme objet et instrument des désirs d'un autre. Les hommes continuent, quant à eux, à avoir le privilège d'être des sujets en matière sexuelle, prédateurs et actifs, maîtres de leurs corps et de ceux des femmes. Habilités par les stéréotypes dominants à dominer, non seulement socialement mais aussi sexuellement, ils pourront plus facilement faire le pas de payer pour les services sexuels de prostituées. Le cliché de la femme-objet est cependant intrinsèquement ambivalent : s'y conformer à l'excès peut se révéler périlleux pour les femmes concernées. Ainsi, la prostituée (« pute » ou

30/ Naomi Wolf, *Promiscuités. A Secret History of Female Desire*, London, Vintage, 1998, p 73.

« catin »), parce qu'elle constitue une figure acceptant d'être l'objet sexuel de potentiellement tous les hommes prêts à la rémunérer, est souvent utilisée comme un repoussoir servant à indiquer la voie à suivre à la majorité des femmes.

Dans les relations abusives, le cliché de la femme-objet est explicitement utilisé comme un instrument de contrôle. Un homme abusif tendra à qualifier sa partenaire de « salope » ou de « putain » si elle ne se conforme pas à ses attentes, que celles-ci concernent l'habillement ou le comportement vis-à-vis de l'autre sexe. L'objectif de domination est d'autant plus aisément atteint que les catégories utilisées à cette fin font écho chez les femmes concernées. De même, les violences sexuelles et les viols sont plus facilement légitimés par ceux qui les commettent et acceptés par leurs victimes à cause de la prégnance des clichés différenciés sur la sexualité : le postulat d'une libido masculine difficilement répressible, face à une sexualité féminine plus passive, permet en effet de légitimer ce type d'injustices.

DOUCEUR ET PASSIVITÉ

Le préjugé d'une plus grande douceur féminine, par contraste avec une agressivité masculine naturelle³¹ constitue un frein supplémentaire et décisif à la révolte des femmes contre les situations d'infériorité qui leur sont si souvent imposées. Le discours différentialiste revenu à l'avant-plan ces dernières décennies attribue un fondement biologique à cette différence postulée.

Ce cliché largement partagé permet de justifier les inégalités encore existantes sur le plan professionnel, souvent elles-mêmes liées à des inégalités en matière salariale et d'ascension sociale : aux femmes les métiers liés à la douceur et aux hommes les professions associées à la

31/ John Gray, *Mars et Vénus ensemble pour toujours : Prolonger le désir et enrichir l'amour*, Paris, Michel Lafon, 2001, p 42, p 101.

force, à la violence ou à l'agressivité. Ces stéréotypes encouragent aussi une vision spécifique des rapports de couple : les femmes seraient plus douces et coopératives et en recherche de communication, alors que les hommes choisiraient des modes de communication plus directs et plus spontanément conflictuels³².

Ces idées reçues peuvent constituer un obstacle à la sortie de situations de violence conjugale : les auteurs de maltraitances invoqueront leur masculinité comme une excuse, tandis que les femmes victimes n'auront que peu tendance à se rebeller, toutes imprégnées qu'elles sont des clichés sur leur supposé pacifisme. Ces stéréotypes empêchent ainsi les femmes victimes d'abus d'adopter des réactions plus radicales contre leur conjoint abuseur. En effet, malgré la différence de force physique entre la majorité des hommes et la plupart des femmes, les réactions potentielles des victimes – telles que dénoncer un conjoint violent à la police ou entamer une procédure judiciaire contre ce dernier – requièrent souvent une certaine pugnacité.

La douceur féminine et l'agressivité masculine sont pourtant des clichés en grande partie construits. Les courants essentialistes expliquent ces tendances supposées par la différence hormonale et, plus spécifiquement, par des niveaux plus élevés de testostérone chez les hommes et par les « hormones de l'attachement » apparaissant chez les femmes pendant la grossesse et après les naissances. Mais on l'a dit : les recherches sur le sujet montrent qu'il n'y a pas de lien évident et automatique entre testostérone et agressivité. De plus, les hommes produisent aussi ces fameuses « hormones de l'attachement ». Et les femmes ne sont ni exemptes de testostérone ni soumises en permanence à des flux d'ocytocine, de vasopressine ou de prolactine. Plus largement, le contexte social et environnemental a un impact crucial sur le type et la quantité d'hormones produites par les individus. Ainsi, on ne peut comprendre l'origine des comportements agressifs sans prendre

32/ John Gray, *Les hommes viennent de mars, les femmes de Vénus*, Paris, J'ai Lu, 2003

en compte le vécu individuel ainsi que les normes et les institutions qui l'influencent.

En d'autres termes : à supposer même que les hommes soient dotés d'un plus grand potentiel naturel de violence, il serait nécessaire d'étudier la façon dont ce dernier peut être ou non activé par un contexte social déterminé. A cet égard, la socialisation familiale et l'éducation jouent un rôle prépondérant. Ainsi, les enfants grandissant dans un milieu familial de maltraitance tendent à reproduire ces pratiques à l'âge adulte. D'autres facteurs augmentent les comportements violents tels que certains troubles de la personnalité³³, la consommation de tabac, de drogues ou de certains aliments³⁴. Et l'impact de la socialisation sur le niveau d'agressivité se décline différemment en fonction du sexe des individus : les comportements belliqueux sont tolérés et même, sous certaines formes, encouragés chez les hommes dès leur plus jeune âge. En revanche, ils sont largement réprouvés chez les femmes et les petites filles³⁵. Et pourtant, les femmes conservent un réel potentiel d'agressivité³⁶. Certaines études permettent de révéler, ici aussi, un fossé entre l'agressivité exprimée en pratique par les femmes dans certains contextes et leur perception atténuée de cette dernière³⁷. Le hiatus entre ces données objectives et leur interprétation subjective peut être expliqué par l'intégration d'une norme sociale valorisant la douceur féminine.

33/ M. McMurran and R. Howard, (Eds), *Personality, Personality Disorder and Violence : an Evidence Based Approach*, Wiley, 2009

34/ Adrian Raine, *The Anatomy of Violence : The Biological Roots of Crime*, Vintage, 2014

35/ Miriam Miedzian, *Boys will be Boys : Breaking the Links between Masculinity and Violence*, 2002, New York, Lantern Books, p 89

36/ Christophe Regina, *La violence des femmes. Histoire d'un tabou social*, Max Milo Edition, 2011

37/ Walter, op. cit. , p 188

3. RECONFIGURER LE FÉMININ

Les croyances sur le genre féminin analysées plus haut permettent de justifier un certain nombre de désavantages qui touchent spécifiquement les femmes et qui peuvent, à terme, renforcer leur exposition à la pauvreté et à la précarité. On a cependant montré également que ces idées reçues sur les « natures » féminine et masculine sont loin d'être incontestées sur le plan scientifique.

Pour avancer vers une plus grande émancipation féminine, la critique et la déconstruction sont néanmoins insuffisantes. Les progrès sociaux ne

Les idées ne sont utiles et efficaces que quand elles permettent la mobilisation de la part de ceux qui ont intérêt à voir advenir les progrès revendiqués. Pour le sujet qui nous occupe, il est donc nécessaire d'élaborer un discours alternatif faisant écho aux préoccupations d'une majorité de femmes.

découlent jamais de la simple divulgation des soubassements idéologiques des injustices. Ils ne résultent pas non plus uniquement de valeurs nobles ni de justes principes. Le penser revient à attribuer, de façon idéaliste, un pouvoir intrinsèque de transformation sociale aux idées et aux idéaux. Dans une approche plus réaliste, il est donc essentiel de rappeler que les idées ne sont utiles et efficaces que quand elles permettent la mobilisation de la part de ceux qui ont intérêt à voir advenir les progrès revendiqués³⁸. Pour le sujet qui nous occupe, il est donc nécessai-

re, au delà de la critique, d'élaborer un discours alternatif faisant écho aux préoccupations d'une majorité de femmes. Nous nous contenterons ici d'indiquer quelques pistes de réflexion à cet égard³⁹.

38/ Sophie Heine, "Social change in Progressive Political Thought: Analysis and Propositions", *Journal of Political Ideologies*, Volume 17 (issue 3), October 2012

39/ Pour un approfondissement de cette dimension alternative, voir : Heine, *op. cit.*, 2015

Il est d'abord et avant tout crucial de dépasser la controverse entre différentialistes et constructivistes. La question de savoir dans quelle mesure les différences comportementales et cognitives supposées entre les sexes sont innées ou acquises n'est que de peu de recours dans le combat actuel pour la liberté des femmes. Par ailleurs, il s'agit d'un débat inextricable et qui ne sera sans doute pas tranché de sitôt. En effet, même si les idées reçues sur le féminin étaient uniquement le fruit de la socialisation, elles auraient sans doute un impact effectif sur les mentalités, les comportements et même la physiologie des individus. Les thèses sur la plasticité cérébrale⁴⁰ et l'épigénétique⁴¹ montrent de fait l'influence de l'environnement et du vécu sur la biologie des individus.

Mais à partir du moment où les préjugés de genre imprègnent les mentalités, il serait vain de proposer des projets de société alternatifs fondés sur leur totale négation. Il semble plus judicieux de les utiliser comme une base de réflexion pour construire une approche du féminin plus compatible avec la liberté individuelle. A cet égard, la notion de différence ne devrait être ni vénérée ni fustigée mais appréhendée dans une perspective explicitement émancipatrice. Rappelons-le : le problème principal du discours différentialiste dominant n'est pas tant son insistance sur la différence entre les sexes que son utilisation à des fins de légitimation de certaines injustices.

Cette reconceptualisation du féminin devrait par conséquent éviter deux écueils. Le premier consisterait à penser qu'il serait à la fois possible et souhaitable de se débarrasser, du jour au lendemain, des idées reçues sur le féminin et les remplacer par d'autres, par exemple, en s'inspirant des clichés sur le masculin. Ainsi, on encouragerait les femmes à devenir soudain plus égoïstes, à adopter une vision plus détachée de la maternité, à se concevoir comme des prédatrices plutôt que comme

40/ Pierre-Marie Lledo, « La plasticité cérébrale ne se perd pas à l'âge adulte », TEDxParis, 610/2012, <http://www.tedxparis.com/pierre-marie-lledo/>

41/ Nessa Carey, *The Epigenetics Revolution: How Modern Biology Is Rewriting Our Understanding of Genetics, Disease, and Inheritance*, New York, Columbia University Press, 2012

des proies sexuelles et à laisser libre cours à leur agressivité. Une telle stratégie, radicalement constructiviste et fortement idéaliste, est encore souvent adoptée par certains milieux féministes. Elle a toutefois peu de chances d'être fructueuse, tant elle s'oppose de façon frontale à ce qu'une majorité d'individus ont aujourd'hui dans la tête. Pour rencontrer un écho dans la population contemporaine, une meilleure voie serait de conserver l'idée de différence entre les sexes mais en la reconfigurant d'une manière plus compatible avec la liberté.

A terme, les femmes devraient parvenir à se détacher d'une perception d'elles-mêmes comme des objets, fonctions des besoins et désirs d'autrui, pour s'appréhender comme des sujets pleins et entiers et capables de définir leurs propres projets. Mais pour atteindre cet objectif, il paraît réaliste de commencer par prendre en compte les stéréotypes existants dans l'élaboration d'un discours alternatif. Cependant, le second écueil à éviter est celui d'un « différentialisme émancipateur » se contentant d'inverser la charge normative associée aux clichés sur le féminin : l'empathie féminine, la maternité dans l'abnégation, l'objectification sexuelle ou la douceur des femmes deviendraient alors des marqueurs positifs d'une identité féminine valorisée. Bien que séduisante par sa simplicité, une telle « inversion du stigmate » a peu de chance d'être efficace : elle ne permet d'échapper ni aux catégories dominantes ni aux dominations justifiées par ces dernières.

Prendre en compte ces clichés dans l'élaboration d'un discours alternatif sur le féminin ne peut se faire que dans une stratégie pragmatique et transitoire. Par exemple, la notion d'empathie féminine, si ancrée dans les esprits, pourrait constituer une première base d'engagement intéressante, tant qu'on ne se contente pas de la reprendre telle qu'elle. Il se pourrait bien en effet qu'à force de socialisation et d'infériorisation sociale, les femmes aient réellement développé de plus grandes facultés d'empathie. Mais pourquoi ne pas utiliser ces dernières pour pousser à leur émancipation ? Ainsi, insister sur la dimension cognitive – plutôt qu'affective – de l'empathie pourrait permettre aux femmes de développer des stratégies inter-individuelles les aidant à sortir de certains

situations d'oppression ou à réussir socialement. Le souci qu'elles ont développé pour leur progéniture peut également être utilisé pour les pousser à échapper à des situations de domination extrêmes telles que la violence conjugale. La capacité à écouter et à comprendre les besoins d'autrui pourrait aussi être un atout dans leur mobilisation de terrain avec d'autres personnes souffrant d'injustices. A plus long terme, il s'agit toutefois de renforcer également chez les femmes la prise en compte égoïste de leur intérêt individuel⁴². Ce dernier, loin d'être un obstacle à l'engagement collectif, en constitue au contraire l'indispensable moteur⁴³.

Une autre façon d'utiliser les stéréotypes sur le féminin à des fins d'émancipation consisterait à utiliser le besoin que les femmes ont de plaire, en particulier à l'autre sexe, pour promouvoir d'autres comportements aujourd'hui considérés comme déviant. Par exemple, il s'agirait de montrer que ce n'est pas forcément en correspondant aux critères hégémoniques sur la maternité, l'apparence, la sexualité, la douceur ou l'empathie que les femmes non seulement réussissent socialement mais, en outre, qu'elles se révèlent les plus séduisantes aux yeux du sexe opposé. Il s'agirait, en d'autres termes, de démystifier le pouvoir de séduction contenu dans l'acception dominante de la féminité. Tout en acceptant que les femmes ont encore besoin du regard extérieur – avant tout masculin – pour croire en leur propre valeur, il pourrait être utile de préconiser des standards de féminité plus favorables à leur réussite sociale. De tels critères ne seraient pas forcément des obstacles dans la compétition qui oppose les femmes entre elles pour séduire le sexe opposé. Par exemple, un esprit et un comportement assumant plus clairement son intérêt personnel et faisant, dès lors, droit à l'égoïsme naturel des femmes, peuvent constituer des atouts plutôt que des freins sur le « marché amoureux ». La poursuite de ses propres besoins et désirs, tout comme un esprit indépendant peuvent se révéler très at-

42/ Une perception des femmes davantage comme des individus à part entière, des sujets de droits comme les autres permet d'appuyer la revendication en faveur d'une individualisation des droits sociaux: Vinikas, op. cit.

43/ Sophie Heine, *Pour un individualisme de gauche*, Lattès, Paris, 2013

Sur le plan de l'action associative et politique, il est fondamental que le secteur de la lutte contre la pauvreté intègre davantage cette dimension du genre dans ses analyses, actions et recommandations.

tirants, quel que soit le sexe des individus concernés. Mais à long terme, le but devrait être ici aussi de faire en sorte que les femmes parviennent, d'une part, à se donner leurs propres fins et objectifs, sans avoir besoin ni de plaire ni de séduire et, d'autre part, qu'elles soient convaincues de leur valeur et de leur dignité intrinsèques indépendamment d'un jugement extérieur.

Sur le plan de l'action associative et politique, il est fondamental que le secteur de la lutte contre la pauvreté intègre davantage cette dimension du genre dans ses analyses, actions et recommandations. Comme de nombreux autres phénomènes sociaux, la pauvreté et la précarité ne touchent pas les individus de la même façon en fonction de leur sexe. Et comme dans d'autres domaines, les femmes sont davantage pénalisées et fragilisées à cause des inégalités plus larges qui les affectent. Mettre en avant les stéréotypes de genre dans l'élucidation des causes de ce phénomène est indispensable pour lutter contre le retour des approches différentialistes et naturalistes. Celles-ci, en attribuant des causes naturelles à des inégalités socialement construites, constituent en effet des variantes particulières du conservatisme. Tout projet soucieux de liberté individuelle doit au contraire insister sur la possibilité de contester et de modifier les structures sociales à la source des injustices. Dans le combat pour l'égalité des hommes et des femmes, cela passe par une reconnaissance de certaines différences, mais d'une manière qui promeuve la liberté des individus de choisir leur propre conception du bien, indépendamment de carcans et catégories pré-déterminées ●



Editeur responsable: Nicolas De Kuyssche Rue Fernand Bernier 40, 1060 Saint-Gilles - 02/600.55.66. Avec le soutien de la Commission Communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale - Graphisme: Gaëlle Grisard

Numéro 07, Mars 2015.

PRÉSENTATION

Comme de nombreux autres phénomènes sociaux, la pauvreté et la précarité ne touchent pas les individus de la même façon en fonction de leur sexe. Et comme dans d'autres domaines, les femmes sont davantage pénalisées et fragilisées en matière de pauvreté. Dans cette contribution, la politologue Sophie Heine fait le lien entre cette pauvreté féminine et les préjugés de genre. Des préjugés qui continuent à jouer un rôle essentiel dans la légitimation des injustices subies par les femmes. L'auteur explique comment et pourquoi on en arrive à reproduire ces stéréotypes, qui attribuent des causes naturelles à des inégalités socialement construites. C'est la déconstruction de ces stéréotypes qui entraîne la possibilité de contester et de modifier les structures sociales à la source des injustices. Dans le combat pour l'égalité des hommes et des femmes, cela passe par une reconnaissance de certaines différences, avance l'auteur, mais d'une manière qui promeuve l'émancipation individuelle, indépendamment de carcans et catégories pré-déterminées.

SOPHIE HEINE

Docteure en sciences politiques, 'Senior Research Fellow' à l'Institut Egmont, Sophie Heine est l'auteure de plusieurs ouvrages, dont *Genre ou Liberté. Vers une féminité repensée*, Academia, Bruxelles, 2015.